

Analyse du film *Le Masque du diable* par Pascal Vimenet
(Source : Pascal Vimenet et Gael Teicher (dir.), *Jean-François Laguioni*, Editions de L'œil, coll. Les Animés, Montreuil, 2016, 300 p.) :

« Une partie de dominos avec le Diable... Que le thème du diable fasse son apparition dans la filmographie de Laguionie ne peut surprendre. Son imaginaire en est si empreint que la tentation de le mettre en scène ne pouvait qu'advenir. Il le fait évidemment à sa manière. Pas à celle, beaucoup plus frontales, crue et irrévérencieuse dont Borowczyk mettra en place, dans *Scherzo infernal* (1985), un diable ordurier et ithyphallique. Chez Laguionie, la manifestation diabolique participe nécessairement d'une cabale mystérieuse où Satan lui-même est dépassé par les diableries humaines de la réalité. C'est la force du film et du conte écrit par le réalisateur, sur un mode malicieux et narquois, qui remet au centre la question de l'identité : et si le diable n'était pas celui qu'on croit ?... De ce point de vue, le conte de Jean-François Laguionie s'inscrit dans une tradition fantastique comique, dont l'un des initiateurs est incontestablement Balzac avec ses Contes drolatiques. A sa manière, Laguionie s'inspire d'archétypes de contes et de récits diaboliques et de leur mode narratif oral pour jouer de leurs codes et les déjouer, appelant implicitement à se défier des images admises.

La voix du récitant a le timbre insidieux, charmeur et un tantinet androgyne, qui sied à l'ambivalence du conte. Celui-ci s'ouvre sous les auspices de décors infernaux à souhait, rougeoyants et violacés, d'un crépusculaire un peu chagallien attisé par le son sans fond de prosaïques clochettes de troupes, soudain sépulcrales, et sous le prétexte d'un carnaval de village. Dédoublement et amplification presque parfaits du précédent récit de *L'Acteur*, *Le Masque du Diable* renouvelle le thème faustien avec humour, confrontant cette fois deux figures antagoniques, celle de la Vieille Angèle, personnage solitaire, à l'écart du village, et celle du Diable, dont le masque intrigue jusqu'à la fin. Le mode de résolution classique de l'éternelle question du temps et du vieillissement est habilement détourné, transformant le film lui-même en tromperie astucieuse. Sa chute inattendue, et pourtant conforme en tout points aux éléments constitutifs du conte, l'érige au rang de savoureuse diablerie.

Les deux expériences précédentes ont visiblement nourri *Le Masque du Diable*. Laguionie franchit une étape nouvelle en coréalisant le film avec Kali Carlini et en lui confiant un rôle moteur dans le traitement des décors et des personnages. Le papier découpé, comme dans *L'Acteur*, est totalement délaissé au profit d'une expérience presque exclusivement picturale. Jean-François Laguionie, dans cette manière de faire, évoque l'attraction plutôt que l'influence des films de Caroline Leaf ou du couple Anserge qu'il a découverts précédemment. Comme il le souligne, il éprouvait alors le désir de jouer avec un matériau souple, comme du sable, qu'il aurait pu déplacer sur une vitre rétroéclairée. C'est ce qu'il choisit de faire avec la peinture à l'huile, renouant indirectement avec une certaine approche de Robert Lapoujade. Il éclaire la pâte par en-dessous et légèrement par-dessus, joue de transparences et fait vibrer la couleur. "On a l'impression de faire du vitrail. Le personnage n'existe au pinceau que si, peu à peu, vous modifiez son pourtour. (...) Il laisse derrière lui une espèce de trace qui correspond aux anciens coups de pinceau... C'est émouvant." Cet effet optique vibrant est en résonance parfaite avec la thématique. Et son opposé, qui se déploie dans les farandoles fantasques

du carnaval, où les habitants du village, et notamment les enfants, sont traités en animation peinte sur cellulo, rappelle par instant la liberté suggestive et poétique de l'esquisse picturale que l'inoubliable John Hubley avait introduite par des films tels *Moonbird* (1959) ou *The Hole* (1962) ou certains des dessins de squelettes, délibérément sommaires et comiques, de *Calaveras* de Jacques Colombat. Et dans le sillage peint et spectral d'Angèle peut-être discerne-t-on l'un des premiers avatars, quelque peu inquiétant, de Louise. Du moins toutes deux partagent-elles en trait commun : un aplomb superbe et détaché face au fantastique quotidien. » p.135-136